

Le plus grand chameau

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207158>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES PATOIS

Un des meilleurs écrivains français, André Theuriot, a écrit à plusieurs reprises des pages charmantes sur les patois de son pays, si proches parents des nôtres. On ne lira pas sans intérêt, nous en sommes sûrs, ce qu'il disait à ce sujet il y a tout juste dix ans :

Les vocables imagés et suggestifs des patois de nos provinces sont comme des fleurs sauvages que la culture n'a pas encore réussi à dénaturer, et qu'on ne rencontre plus qu'en des forêts ignorées ou sur des sommets peu accessibles. Autrefois, elles s'épanouissaient sur tout le sol français et changeaient de physionomie, suivant la configuration du sol, les paysages et les climats divers. Aujourd'hui, elles se raréfient et tendent à disparaître. — A mesure qu'une de nos provinces devient plus civilisée et qu'elle reçoit plus directement la culture parisienne, elle oublie son dialecte local et elle interdit à ses enfants de le parler. Pendant une bonne moitié du dix-neuvième siècle, les puristes, les faux lettrés et les maîtres d'école ont fait une si rude guerre à nos patois, qu'ils ont réussi à les détruire dans beaucoup de départements. Inintelligents et bêtement centralisateurs, ils n'ont pas compris que ces anciens parlers de nos provinces étaient autant de langues originales, antérieures à la langue française, et qu'elles ont servi à former l'idiome national, absolument comme les églantines sauvages sont indispensables pour créer les luxueuses roses des horticulteurs. — On s'en est aperçu trop tard, et aujourd'hui quelques dévots lettrés se hâtent de recueillir ces dialectes de la vieille France, avant qu'ils se soient envolés des lèvres de nos grand'mères et s'évaporent à jamais.

Dans ces derniers temps, certaines écoles littéraires ont mené grand bruit à propos de « l'écriture artiste ». Des écrivains contemporains se sont travaillé le cerveau et retourné les ongles pour rajeunir la langue et inventer des vocables plus aptes à traduire nos sensations et nos états d'âmes actuels. Ils ont créé des mots nouveaux, qui ne sont pour la plupart que d'affreux barbarismes, et nous avons vu se répandre dans les œuvres des romanciers et des poètes « modernistes » de bizarres néologismes : « facticité, endormement, ambiance, arquenciélé, lumière soleilleuse, etc... » ; toutes locutions aussi peu correctes qu'inexpressives, et, par conséquent, inutiles, les auteurs qui les ont forgées n'ayant eu, pour les employer, d'autre raison que de ne point parler comme tout le monde. Au lieu de se mettre la cervelle à l'envers, les écrivains piqués de la tarantule du néologisme obtiendraient de plus heureux résultats en étudiant les glossaires de nos dialectes provinciaux, car ils y trouveraient un trésor de mots imagés, savoureux, de bonne souche française.

Il y a là toute une juchée d'antiques fleurs gardant, sous la poudre des années, de vives couleurs et de rustiques parfums. Je demande la permission à mes lecteurs d'en prendre au

hasard quelques-unes et de les leur faire voir et respirer.

Quel joli mot, par exemple, que celui d'« éran-tèle » pour désigner la toile de l'araignée ! Ne sonne-t-il pas à l'oreille avec une aérienne légèreté qui rappelle la délicatesse de la dentelle ouvragée en forme de rosace, que l'insecte suspend entre deux ou trois brindilles d'arbustes ?... Et le vocable : « régrieuiri », qu'on emploie dans le dialecte langrois pour « morfondu », ne vous fait-il pas immédiatement penser à quelque pauvre diable recroquevillé et grelottant sous le gel et la bise d'hiver ?... En patois meusien, une plaie cicatrisée se nomme une « viselle » ; ne pensez-vous pas que ce nom pittoresque rend bien mieux que « cicatrice » l'idée d'une blessure qui s'est fermée, mais dont la marque se voit toujours ?...

Tout comme la langue classique, les patois ont d'ingénieuses trouvailles pour exprimer les divers phénomènes atmosphériques. Ainsi, en Poitou, les paysans disent d'une violente pluie d'orage : « C'est une « érabinée » ; mais s'il s'agit de ces tièdes averses du printemps, qui ne durent que quelques minutes, ils les baptisent du nom charmant d'« avrillées ». Ces nuances d'expression existent également pour peindre différents états d'âme. En Barrois, un sournois s'appelle un « sugnard » ; on dit d'un homme morose qu'il est « hallu », et des gens qui souffrent d'un vague malaise qu'ils sont tout « débiscailés ». Si vous faites le dégoûté et ne vous souciez point de boire dans le verre de votre voisin, on vous reproche d'être « nareux » ou « naireux ». Je ne sais si je m'en fais accroire, mais il me semble que ces rustiques qualificatifs ont la physionomie extrêmement énergique que les adjectifs français équivalents. Le patois du Verdunois possède deux verbes différents pour rendre l'action de regarder : « rewater », c'est, à proprement parler, observer d'une façon générale ; mais « répier », c'est fixer obstinément les yeux sur une personne, en se retournant au besoin pour la mieux examiner. Une fille, par exemple, dit d'un garçon indiscretement curieux :

— Qu'est-ce qu'il a donc à me « répier », c'tui-là ?

Non seulement l'étude et la comparaison de nos vieux dialectes français sont, pour les linguistes, aussi intéressantes que peuvent l'être, pour un botaniste, les différentes flores des forêts, des prairies et des rivages ; mais les recherches étymologiques auxquelles on se livre à propos de ces pittoresques vocables patois donnent lieu à de curieuses découvertes. Beaucoup de ces mots ont une origine latine : ainsi « attédier » (ennuyer), « reciner » (réveillonner), « marander » (goûter), « aiguail » (rosée), « fenau » (fenaïson), « mêtive » (moisson), quelques-uns nés spontanément de l'observation et de l'imagination créatrice des paysans, comme « clarine » (clochette des vaches), « bouillée » pour cépée, « chemineresse » (chanson de route), « bouillir dans l'or » (avoir fait fortune), s'« effourmier » (se disperser comme les fourmis hors de la fourmilière) ; d'autres enfin, en plus petit

nombre, ont une origine celtique ou sont de provenance étrangère. Dans la Meuse, par exemple, il existe deux mots patois qui ont certainement des racines britanniques. Nous appelons « pipi » le noyau de la cerise, et « pip » est le mot anglais employé pour désigner le pépin de certain fruits ; nous disons aussi « tumer » pour verser à boire, et les Anglais appellent « tumbler » un grand verre à boire.

Ce sont, je le répète, ces patois de la vieille France qui fourniraient à nos écrivains le moyen le plus sûr de donner à la langue moderne une saveur nouvelle et une sève reverdissante. Malheureusement, nos romanciers et nos poètes les ignorent, et le jour où il voudront les connaître, il est à craindre que de ces dialectes provinciaux que nos enfants ne parlent plus, et dont il n'existe guère de documents écrits, il ne reste plus trace. La désuétude et l'atmosphère dissolvante de notre civilisation trop avancée les auront fait disparaître.

C'est pourquoi, si j'avais voix au chapitre, je demanderais au ministre de l'instruction publique de créer, dans chacune de nos nouvelles universités, une chaire destinée à l'histoire et à la littérature patoises de chaque province.

André THEURIOT.

Le plus grand chameau. — Un petit Vaudois et sa mère visitaient, la semaine dernière, le beau jardin zoologique de Bâle. Arrivé devant la loge des chameaux, l'enfant, ouvrant de grands yeux :

— Dis, maman, lequel est le mâle ?

— Mais ne sais-tu donc pas que le mâle c'est toujours le plus grand des chameaux !

Sténo-dactylographie. — Etes-vous toujours content de votre dactylographe, monsieur ? Continue-t-elle d'écrire sous votre dictée avec cette rapidité qui vous émerveillait ?

— Elle n'écrit plus, elle me dicte maintenant.

— Comment cela ?

— Elle est devenue ma femme.

EPOUIRA-LAVRA,

LO TSACHAO ET SON VALET

L'ÉTAI on tot crâno cocardier po la tsasse, clli l'Epouïra-lavra, quemet lâi desant. Ti lè z'an ie pregnâi son permi, et pu... route avoué sa vilhie giberna de militéro, sè gamatche, son pêtaru, son tsin et sa quartetta deïn sa catsetta. Quemet fasâi-te po tiâ tant de lâivre, de dzé, de corbè ? Baillive pas son secret à tot lo mondo. Tot parâi, l'autr'hi que l'étâi bin veri, ie coudhîve espliéqu lo commerce à son valet. L'é oïu çosse et vo lo baillo po lo mimo prix.

Lo valet. — Mâ, dis-mè vâi, père, porquie preind-to 'na giberna po alla dinse à la tsasse ?

Lo père. — L'è po mettre lè quartette quand l'è qu'on vâo bâire oquie eintre doux cabarets.

Lo valet. — Et tè gamatche, l'è po ne pas tè coffèi quand faut travessâ dâi riô.